

TICKET D'ENTRÉE

FILM	SEMAINE	ÉCRANS	ENTRÉES	ENTRÉES/ÉCRAN	CUMUL
Abominable	2	577	569 819	988	1 360 232
Maléfique : le pouvoir du mal	3	536	521 618	973	2 075 292
Joker	4	757	695 197	918	4 530 085
Hors normes	2	563	441 591	784	1 060 366
Retour à Zombieland	1	367	267 186	728	267 186
Le Traître	1	152	109 559	721	109 559
Un monde plus grand	1	136	80 009	588	80 009
Mon Chien stupide	1	424	248 072	585	248 072

Bonne presse, grosse campagne d'affichage, bonne histoire, grand acteur, cinéaste au sommet de son art, le *Traître* de Marco Bellocchio réalise un très bon score cette semaine et devrait selon toute évidence bénéficier d'une exploitation sur le long terme. Le phénomène *Joker* ne faiblit pas. Le film reste stable en quatrième semaine à l'affiche, franchissant le cap des 5 millions d'entrées.

(SOURCE : ÉCRAN TOTAL, CHIFFRES AU 3 NOVEMBRE)

La cage au folklore en Géorgie

Dans «*Et puis nous danserons*», Levan Akin peint les émois d'un jeune danseur, confronté aux diktats de la masculinité, pour l'un de ses camarades.

Comme le martèle le méchant répétiteur aux faux airs de Maurice Béjart, la danse géorgienne, c'est pas de la lambada. «*Il n'y a pas de sexe là-dedans*», insiste le prof auprès du jeune Merab, aspirant prodige au Ballet national qui, dingue de désir pour un beau brun à cicatrice tout juste débarqué dans la classe, n'a pas l'air de vouloir enregistrer la leçon. Et s'il y a un sexe, dans cette histoire ancestrale, il a plutôt intérêt à se dresser dans la seule direction qu'indiquent les cerbères du conservatisme orthodoxe. En clair, «*la danse géorgienne repose sur la masculinité [...], il n'y a pas de place pour la faiblesse*». Alors méfie-toi, Merab, de tes tours de poignets trop délicats, de tes bouclettes d'angelot, et de tes épaulés trop prononcés : on n'altère pas impunément une danse nationale indissociable de la fierté phallique et de la virilité martiale qui colore son répertoire de sauts, et son improbable footwork.

Pour planter le décor de sa romance homo *Et puis nous danserons*, le réalisateur suédois d'origine géorgienne Levan Akin revenait, lors de sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, sur les péripéties de la production : «*Au début, naïfs que nous sommes, nous avons demandé au prestigieux Sukhishvili Ensemble de nous aider pour le film, le choix des danseurs, etc. Il nous a aussitôt été répondu que l'homosexualité n'existait pas dans la danse géorgienne et on nous a demandé de partir, détaillait-il. Le responsable du corps de ballet a ensuite appelé tous les autres corps de Géorgie pour les avertir.*» (Sinon bon courage).

Combat politique. Ainsi, un an pile après la sortie du très salué *Girl* de Lukas Dhont, la biosphère chorégraphique est à nouveau la toile de fond d'un élégant film d'apprentissage sur des ados en pic d'hormones, autant que le terrain d'observation des métamorphoses de genre et des luttes LGBT. Avec une différence substantielle : cocoonée par ses professeurs de danse belges, la jeune fille transgenre de *Girl* com-



Levan Gelbakhiani et Bachi Valishvili jouent deux danseurs du Ballet de Géorgie. FRENCH QUARTER FILM

battait principalement sur le plan existentiel. Vu le capital gayfriendly de la Géorgie, le combat de Merab est inévitablement politique. Fils de danseurs déçus, grandi à Tbilissi, le jeune bouclé n'ignore rien des liens historiques entre danse et softpower si puissants dans son pays. Autoproclamée «berceau de la danse en Europe», la Géorgie a dé-

veloppé dans les années 20 une «école» chorégraphique hybridant classique, moderne et folklore, dont elle a fait une arme de revendication identitaire face à l'unification soviétique, puis à la globalisation capitaliste. Les enfants pratiquent ces danses nationales dès le berceau, les jeunes en maîtrisent les fondamentaux autant que ceux de

la culture pop et underground qu'ils pratiquent discrètement la nuit dans les clubs de la ville. Mais on n'en est pas vraiment à queeriser le folklore.

Transgression. Le film suit donc l'histoire d'un interdit, amoureux et gestuel, et de sa précautionneuse transgression par Merab. Une dia-

lectique que Levan Akin égrène gracieusement jusque dans la photo-alternant entre un blanchâtre réfrigérant pour les murs quasi carcéraux de l'école de danse et un orangé pictural pour la promiscuité des espaces domestiques. Ainsi se balance-t-on entre soumission aux diktats corporels du Ballet et découverte d'un répertoire de gestes nouveaux, ceux du désir, et des clubs techno. Le second répertoire contiendra progressivement le premier, introduisant dans les corps corsetés du studio de danse un arsenal de séduction faits d'esquisses de sourires et d'oeillades. Evidemment, Merab fusionnera les deux – technique traditionnelle et intériorité, masculin et féminin, etc. –, dans une danse finale vengeresse et quasi beyoncérienne dans sa tentative d'empowerment face à une institution culturelle sclérosée. Peu importe au fond que l'aiguille scénaristique passe par tous les trous attendus du canevas (y compris les incontournables plans sur les pieds bousillés, *must have* du film en chaussons). La surprise tient au décor : celui de Tbilissi comme lieu d'affrontement des corps et des normes qu'on leur impose. Un carrefour d'influences où la danse charrie des enjeux autrement politiques que ceux qui prévalent dans nos conservatoires municipaux.

ÈVE BEAUVALLLET

ET PUIS NOUS DANSERONS de LEVAN AKIN avec Levan Gelbakhiani, Bachi Valishvili, Ana Javakishvili... 1h 50.

«Marry Me in Bassiani», traditions et techno

Hasard du calendrier, la troupe (La)Horde présente un ballet inspiré d'une rave party contestataire, en réponse à un raid militaire dans un club mythique de Tbilissi. Une ode à la «liberté des corps».

Une séquence du film de Levan Akin voit le jeune Merab suivre un groupe de travestis jusqu'à Bassiani, un club techno mythique de Tbilissi, emblème de la frange progressiste de la Géorgie postsoviétique, qui a fait l'objet d'un raid de l'armée en mai 2018. Face à cette violence, des milliers de clubbers, venus parfois d'Arménie ou d'Azerbaïdjan, s'étaient fé-

dérés pour créer une rave party devant le Parlement, une contestation pacifique pendant trois jours pour célébrer la «liberté des corps». Levan Akin n'avait pas attendu cet événement pour écrire son film (il dit en avoir eu le besoin à la suite de la répression d'une marche des fiertés en 2013). Mais trois jeunes chorégraphes français, eux, nouveaux directeurs du Ballet national de Marseille, s'en sont inspirés pour créer une pièce qui, coïncidence éloquent, tourne en même temps que la diffusion du film, sur des thématiques jumelles.

Le ballet *Marry Me in Bassiani* a été créé cet été par le collectif (La)Horde avec des danseurs géorgiens (de l'Ensemble Iveroni) riches d'une double culture chorégraphique, entre folklore et clubbing. «*Les acteurs du film de Levan Akin*

sont venus voir notre pièce à la Maison des arts de Créteil le mois dernier et ont rencontré les danseurs que nous avons castés, détaille Arthur Harel, chorégraphe. Une de nos danseuses, Natia Chikvaïdze, travaille aussi sur le film, qui nous a beaucoup touchés. Lors d'une projection à Marseille la semaine dernière, nous avons d'ailleurs organisé une rencontre avec le public et SOS Homophobie. On appelle ça de la synchronicité, et ça prouve à quel point ce qui se passe en Géorgie en ce moment est puissant.»

È.B.

MARRY ME IN BASSIANI de (La)HORDE, les 22 et 23 novembre à La Rochelle (17), le 28 à Dijon (21), puis en tournée internationale en 2020.